

ferait supposer un départ, un déplacement, prévenez-moi.

—Vous prévenir, mon prince ; c'est facile à dire, mais je ne sais ni votre nom, ni votre adresse.

—Voici l'un et l'autre, répliqua Gontran en tendant sa carte à Tromb-Alcazar.

Ce dernier y jeta les yeux.

—Le baron de Strény, murmura-t-il, rue de Boulogne. Mazette ! c'est du monde huppé !

—Est-ce entendu ? reprit Gontran.

—Je ne demanderais pas mieux ; mais comment faire ? Je ne peux pourtant pas m'installer dans la rue, à la porte de ces gens-là, et monter la garde jour et nuit ; d'abord et d'une, ça serait assez pour qu'ils se méfient.

—Il s'agit de gagner votre argent ; trouvez un moyen.

L'ex-modèle se frappa le front, et, pendant quelques secondes, il parut réfléchir profondément.

—En voici bien un, s'écria-t-il tout à coup.

—Voyons.

—Vous comprenez que depuis hier, pour avoir mes renseignements, je n'ai fait qu'aller et venir dans la maison des saltimbanques. Au cinquième étage, sur le même carré, il a deux petites chambres à louer, deux amours de petites chambres.

—Ah ! ah !

—Ce logement faisait partie de celui de nos gens ; il n'en est séparé que par une simple cloison de planches, pas plus épaisse que rien du tout dans laquelle se trouve même une porte condamnée, conduisant chez les voisins. Qu'est-ce que vous dites de ça, monsieur le baron ?

—Je dis qu'il faut ces deux chambres sans perdre une minute.

—Il y a une difficulté.

—Laquelle.

—Tous mes capitaux sont employés, et je n'aime pas à déplacer mes valeurs, d'autant plus que, dans ce moment, il y a de la baisse sur le Crédit mobilier et le Grand central, sur le Crédit mobilier surtout. C'est une valeur qui m'inquiète.

Gontran ouvrit son portefeuille, et demanda :

—Combien vous faut-il ?

Une étrange et comique perplexité se peignit sur le visage de Tromb-Alcazar au moment où le baron lui adressa cette question, en même temps qu'un combat violent se livrait dans son âme.

D'une part il tremblait de ne pas demander assez, et de l'autre il avait peur de faire manquer l'affaire en demandant trop.

Enfin il murmura, non sans hésiter :

—Dame, monsieur le baron... je crois... il me semble.... que deux cents francs suffiront pour les premiers frais.

—Les voici, répondit Gontran en lui tendant deux billets bleus.

Maladroit que je suis ! pensa l'ex-modèle, j'aurais dû demander le double !.... Mais je me rattraperai plus tard, ajouta-t-il en manière de réflexion consolante.

—Maintenant, reprit M. de Strény, ne perdez pas une minute. Vous m'avez dit que la maison était près d'ici ?

—A deux pas ; le propriétaire demeure dans l'immeuble.

—Si vous le trouvez chez lui, rien ne vous empêche de terminer à l'instant même.

—Rien absolument, en payant un terme d'avance. Nous passons un petit acte *sous singe privé*, et j'emménage ce soir avec mon associé. Le temps d'acheter des meubles neufs.

—Combien vous faut-il de minutes pour aller et revenir, et vous entendre avec le propriétaire ?

—Cinq pour aller, autant pour revenir, un quart d'heure pour causer et rédiger le *sous singe*..... mettons une demi-heure.

Allez donc ; je veux avoir une solution immédiate.

—Où retrouverai-je monsieur le baron ?

—Ici ; j'attendrai dans ce cabinet jusqu'à votre retour.

—Suffit ; je me sylphide, je me change en cerf. Partez, muscade ! Ne vous impatientez pas !

Et Tromb-Alcazar se précipita hors du cabaret pour courir à la rue des Postes.

XV.— Où Jean Rosier a soif.

Passe-la-Jambe arrêta Tromb-Alcazar au passage.

—Eh bien ! eh bien ! lui demanda-t-il, où cours-tu comme ça ? Est-ce que tu as le télégraphe électrique dans les mollets ?

—Juste !

—Cause un moment.

—Pas possible.

—C'est donc bien pressé ?

—Tout ce qu'il y a de plus pressé.

Et l'ex-modèle, poussant de côté, sans la moindre façon, Passe-la-Jambe qui tomba sur une chaise, reprit sa course et sortit du cabaret.

—Bien sûr il se manigance quelque chose, pensa Guignolet, mais je saurai quoi. Je vais le suivre.

Et le jeune pître, laissant son repas interrompu, se glissa comme une anguille sur les traces de Tromb-Alcazar.

—Allons, allons, tout va bien, se disait en ce moment le baron de Strény resté seul dans le cabinet. Cet homme, pour de l'argent, fera ce que je voudrai. La musique de quelques pièces d'or le conduirait à tout, même à donner, au besoin, un coup de couteau. Il aura Péline sous la main et m'instruira de ses moindres actions. Par Olympe Silas, devenu Mme Gerfaut, j'apprendrai le reste. Je saurai laquelle des enfants élevées par la saltimbanque est la fille de ma cousine. C'est un coup de fortune ! Ma pupille est encore mineure ; j'ai conservé le testament, il ne me manque plus que les titres ; mais Péline doit les avoir, et je les aurai ; il faudra bien que je les aie !

Et Gontran, appuyant son coude sur la table et sa tête sur sa main, resta silencieux et plongé dans ses réflexions.

Vingt ou vingt cinq minutes s'écoulèrent, puis Tromb-Alcazar reparut : il était en nage et tout essoufflé, mais sa figure rayonnait de joie et il portait la tête si haute qu'on se préoccupait, avec inquiétude, de savoir s'il n'allait pas heurter le plafond.

—Voyons, lui demanda vivement Passe-la-Jambe en l'arrêtant au passage, à la fin des fins, t'expliqueras-tu ?

—Eh bien ! c'est fait. Je nous ai loué un logement *esplendide* dans la maison des saltimbanques.

—Pour quoi faire ?

—Pour surveiller Péline.

—Est-ce que nous entrons dans la police ?

—Dans la police du baron, certainement. J'ai payé un terme d'avance et tout à l'heure nous allons nous meubler au marché aux veaux avec un lit de fer d'occasion.

—Des prodigalités, quoi !

—Ah ! dame, on ne se refuse rien.

—Qu'est-ce qui paye ?

—Es-tu bête ? Parbleu ! c'est le baron. J'vas le retrouver.